

une violente grêle de blé de Turquie et de pois chiches, qui, sans nous blesser, nous força à la retraite. Mais le grand jour est arrivé, et la batterie enjoliée montre par les écoutilles la mascarade la plus grotesque, la plus bizarre, la plus hideuse que jamais l'imagination de Callot ait pu buriner. Les peaux de deux moutons écorchés la veille servent à vêtir le souverain; son front est paré d'une couronne, et son cou desséché est orné d'un double rang de pommes de terre, taillées à facettes. Son épouse, le plus laid des matelots de l'équipage, voile ses appâts sous des jupes fabriquées à l'aide de cinq ou six mouchoirs de couleurs différentes. Deux melons inégaux, que convoitent les yeux amoureux de l'époux monarque, embellissent sa poitrine velue et ridée. Le chapeau tricolore de l'australier coiffe le chef du notaire, deux ânes portent le roi; leur rôle a été vivement disputé, et on ne l'a obtenu qu'après avoir donné des preuves éclatantes de hautes capacités et d'entêtement. Lucifer, avec son bec fourchu, ses cornes aiguës et traînant de longues chaînes, est vigoureusement fustigé par une badine de 1 m. de long et de 0 m. 05 de diamètre. Il feint de vouloir s'échapper; mais, épouvanté par l'eau sacrée dont l'inonde le prêtre, choisi parmi les moins sobres des matelots, il ronge ses fers, fait entendre d'horribles mugissements et pousse du pied la fille du monarque, qui se jette sur le sein de sa mère et le mord avec voracité. Huit soldats armés ferment le cortège, qui prend des bancs, des tabourets ou des fauteuils, selon la dignité de chaque personnage.

— Vous avez donc froid, demande-t-on à Sa Majesté la Ligne, qui grelotte. — Hélas! non, répond le contre-maître, j'étouffe au contraire sous cette épaisse fourrure; mais l'usage veut que je tremble et que je frissonne; et mes gens sont tenus de m'imiter en tous points, sous peine d'être privés de leurs emplois. C'est bête, j'en conviens; mais ainsi l'ont ordonné nos anciens, qui apparemment étaient plus frileux que nous. — Cependant le trône est occupé, les grands dignitaires prennent gravement leur place autour d'une énorme baïlle de combat, sur le bord de laquelle est adaptée une planche à bascule, où doit s'asseoir le patient. La liste de tout l'équipage est entre les mains du notaire, qui se lève et lit à haute voix les noms et prénoms de chacun. Le premier appelé est le commandant.

— Votre navire a-t-il déjà eu l'honneur de visiter notre royaume? lui dit le monarque. — Non. — En ce cas, grenadiers, à vos fonctions!... A ces mots, quatre soldats armés de haches s'élançant sur le gaillard d'avant et font mine de vouloir abattre la poulaine, à coups redoublés. Deux pièces d'or tombées dans un bassin placé sur une table arrêtent l'ardeur des assaillants, qui reprennent leur poste d'un air satisfait: ce diable de métal fait partout des prodiges. L'état-major est appelé nominativement, et chacun, à tour de rôle, se place à califourchon sur la planche à bascule qui domine l'énorme baïlle à demie-pleine d'eau salée. Là, on doit répondre d'une manière positive, et sans hésiter, à la formule suivante et sacramentelle lue à haute voix par le notaire: « Dans quelque circonstance que vous vous trouviez, jurez devant Sa Majesté la Ligne de ne jamais faire la cour » à la femme légitime d'un marin. Le patient doit répondre: « Je le jure! » sous peine d'immersion, et jeter dans le bassin quelques pièces d'argent réservées, pour la première relâche, à un gala général, où les rangs et les grades seront confondus. La décence (car il en faut même dans les choses les moins sérieuses), la décence ne permettait pas qu'aucun patient reçût l'ablation totale; on se contentait d'ouvrir une des manches de son habit et d'y infiltrer quelques gouttes d'eau, en prononçant les paroles d'usage: « Je te baptise. »

Mais quand vint le tour des matelots, nul ne fut épargné. Plongés dans la baïlle, ils ne parvenaient à en sortir qu'après les efforts les plus inouïs, les contorsions les plus grotesques; et les jurons énergiques frappaient les airs, et les éclats de rire se mêlaient aux jurons, et les bons mots de cabaret se croisaient sans que pas un martyr eût osé se fâcher. C'était une joie bruyante, tumultueuse, une joie de matelots en délire, qui oubliaient que là et là, sous leurs pieds et sur leur tête, il y a une mer et un ciel dont le caprice et le courroux peuvent les broyer et les engloutir aujourd'hui ou demain. Hélas! ces heures sont si courtes, à bord, que je ne vis pas sans un vif regret l'horizon se charger de nuages, et la cérémonie près d'être close par une bourrasque ou une tempête. Mais un incident inattendu devait varier encore les émotions de la journée. Un nom, prononcé plusieurs fois, reste sans réponse; on se questionne, on s'émue, on s'agite, on fouille de tous côtés dans les hunes, sous les câbles; on descend dans la batterie, et l'on apprend enfin qu'un profane, fier de son état de cuisinier, est décidé, à tout prix, à s'affranchir de la règle commune. Tout le monde à la batterie!... crie une voix formidable, et la batterie est aussitôt envahie par les écoutilles et les sabords. — Sur le pont, sur le pont! à cheval, à la bascule! point de grâce! point de merci! Quela noyade soit complète, crie-t-on de toutes parts.

C'est alors qu'on voit apparaître le cuisinier du navire: le bonnet blanc de l'ordre couvre sa tête enluminée, et défend son front hérissé des plumes de ses innocentes victimes. Un taffeur de couleur équivoque se relève avec

grâce sur son épaule, et drapé à la grecque le guerrier poursuivi; sa bouche est cadencée à la Minerve et annonce l'indignation; dans ses yeux règne la soif des combats. Il tient en main une broche aiguë et rougie, où est encore empalé un étique dindon, qui, la tête vers les ennemis de son bourreau, semble leur dire de se défil du traître et de craindre un sort pareil au sien. En vain les tuyaux des pompes dirigés sur l'indiscipliné l'inondent d'une eau amère, qui se joint aux sauces qu'il avait préparées, sans les rendre plus mauvaises; en vain les menaces éclatent de toutes parts: ferme comme un rocher au milieu des flots mutins, ses yeux n'en dardent pas moins de vives étincelles; sur les deux coins baissés de sa bouche, on lit toujours l'indignation qui le maîtrise... « Il me faut des victimes, s'écrie-t-il à la fin, d'une voix tonnante, et fustiez-vous vingt fois plus nombreux, vous ne viendriez pas à bout de me soumettre aux lois honteuses qu'il vous a plu de créer, et dont ma fierté veut m'affranchir. Non, je n'aurais pas salué le chapeau de Gessler, ou le cheval de Caligula; non, je ne serai pas baptisé. De quel droit venez-vous attaquer dans ses foyers un homme dont tous les moments sont consacrés au bonheur des hommes, qui réjouit leurs palais, qui brûle tous leurs jours pour eux d'un feu qui semblait devoir le mettre à l'abri d'une attaque aussi inattendue, d'un affront aussi sanglant... Oh! je ne vous crains pas; non, je ne serai pas baptisé. » Il dit et plante dans le bordage sa broche aiguë. En avant les pompes, dit un des assistants de sa voix rauque et cavernueuse; en avant les pompes! Et mille jets rapides inondent de l'avant et de l'arrière l'intrépide cuisinier, dont les sauces grandissent sans devenir plus mauvaises. Celui-ci reste cloué à son poste d'honneur, pareil au roc battu par la tempête; et il sort, sinon vainqueur, du moins invaincu, de cette lutte acharnée à laquelle un grain violent, pesant sur le navire, vient mettre un terme.

Voici une autre version, qui se distingue de la première par plus de mouvement et de couleur locale.

La veille du jour de la fête, un coup de sifflet retentit à la tombée de la nuit. A ce bruit, un homme descend du haut de la mâture, vêtu d'un frac bleuâtre, galonné de bandes de papier sur toutes les coutures, botté, éperonné, fouet en main, la nuque enjolivée d'une queue d'étoiles, une immense cocarde au chapeau: c'est le courrier du bonhomme Tropicque. On l'entoure à distance respectueuse, parce que la corde de son fouet décrit un cercle qu'il serait dangereux de vouloir rétrécir. Il marche, et s'avance vers le commandant, qui, prévenu de l'arrivée, par des régions inconnues, d'un courrier qui le demande, a aussitôt quitté sa chambre, et s'est venu placer sur le gaillard d'arrière. Le messager céleste incline son fouet devant lui, puis, au milieu d'un profond silence, récite, non sans s'embrouiller plus d'une fois, un discours dans le genre de celui-ci:

« Mon commandant, je viens d'ousque vous savez peut-être, vous annoncer que mon maître, le vénérable sultan des Trois-Piques et de la Ligne, a relégué tout à l'heure votre navire par le trou d'un nuage usé, et qu'il se bichonne présentement pour s'affaler dessus, demain, à l'heure de sa commodité et de la vôtre. En attendant, j'ai le tuyau du cou singulièrement râpé par la commission que je viens de vous transmettre. Je ne serais pas fiché de l'humecter à votre santé, avec ce tas de mateluches qui sont là à rire en dessous. »

Le commandant répond mille politesses pour le puissant dominateur des régions tropicales, puis, après avoir exprimé le plaisir qu'il aura à recevoir un si grand personnage avec toute sa suite, il fait distribuer une rasade d'eau-de-vie à chaque assistant.

Le lendemain matin, pendant que les passagers et les matelots novices sont retenus, sous divers prétextes, dans les chambres basses, tout se prépare sur le pont pour la cérémonie. On dresse le long du grand mât un échafaudage de barriques vides, étagées et surmontées de planches. Cet échafaudage est censé représenter un autel. On l'abrite au moyen d'une tente bien légère, et l'on met en réquisition, pour l'orner, toutes les ressources du bord, pavillons, armes, tableaux, curiosités naturelles, objets de toute forme, de toute nature et de tout usage. Sur le devant, une cuve haute et large, sur laquelle s'étend une planche d'une médiocre longueur, est enveloppée mystérieusement dans un immense pavillon dont les plis nombreux en déguisent presque la forme: c'est la cuve baptismale de la liturgie matelotesque. On distingue encore, sur un des coins de l'autel, plusieurs ustensiles d'un usage effrayant, tels qu'un énorme rasoir peint avec des couleurs trompeuses, des tenailles, une scie, une hache et son billot, et, avec eux, une fêrule de cuir, une assiette pleine de farine, un pot de noir de fumée, etc.

C'est à midi que la fête doit s'ouvrir. A peine l'officier de quart a-t-il crié aux timoniers: « Attrapez huit! sonnez midi! » que la grosse cloche de l'avant et la clochette de l'arrière s'ébranlent à toute volée, et portent leurs assourdissantes sonorités dans les parties les plus profondes du navire. En même temps, le maître d'équipage fait entendre le

cri de: « Tout le monde en haut! » qu'il répète par trois fois, d'une voix à réveiller un mort.

A ces sons de cloche, à ces cris, chacun se rend sur le pont, et s'y place conformément au programme arrêté: le commandant, avec son état-major, en face de l'autel; les passagers et les matelots qui passent, pour la première fois, le tropique, tout près de la cuve, où des gendarmes improvisés les gardent à vue, afin d'empêcher toute tentative d'évasion. Quant aux simples spectateurs, ils se groupent ou se hissent partout où ils peuvent.

Bientôt la fête commence. Une foudroyante détonation de fusils et de pierriers, accompagnée de cris étranges et d'une pluie de haricots tombant des hunes, annonce l'arrivée du bonhomme Tropicque, qui sort, suivi d'un brillant entourage, d'une vaste tente dressée derrière l'autel. En tête du cortège marchent deux gendarmes, ornés d'immenses moustaches, qui exécutent avec leurs grands sabres de merveilleux moulinets pour élargir, autant que possible, le cercle des curieux. Derrière eux s'avance un char triomphal, formé d'un affût de canon, brillamment pavoisé, et traîné par deux animaux d'un aspect indescriptible. Sur ce char trône une jeune femme parée comme une reine. Un petit panier d'osier, surmonté de découpures de carton doré, couronne son auguste front. Ses joues sont largement barbouillées d'ocre. D'énormes boucles de copeaux encadrent sa figure de leurs blonds anneaux. Enfin, à sa ceinture, qui peut à peine soutenir des appas d'une grosseur formidable, est suspendu un nourrisson, qu'elle allaite avec les démonstrations de la plus vive tendresse. Cette reine du Tropicque n'est autre chose qu'un des jeunes novices, ou un mousse. Quant au nourrisson, c'est un paquet de chiffons habilement modelé. Immédiatement après le char, on aperçoit un vieillard dont la barbe rousseâtre, faite de tout ce que l'étope du bord a présenté de plus convenable, atteste la vénérable antiquité. Il est presque entièrement perdu dans les peaux de mouton qui le couvrent, en guise de vêtement royal, et sur lesquelles s'étalent des décorations impossibles. Comme sa royale épouse, il a le visage richement enluminé; de plus, il tient à la main, pour appuyer sa marche chancelante, une longue perche façonnée en trident. A la suite du roi et de la reine viennent, en s'agitant de toutes les façons, les seigneurs et dames de la cour, les uns chamarrés de tous les cordons ou rubans qu'ils ont pu se procurer; les autres, noircis de goudron; ceux-ci, saupoudrés de toutes les plumes que le maître coq a mises de côté pour la circonstance; ceux-là, chargés de chaînes de cuisine, qu'ils secouent en rugissant, à la manière des diables de théâtre.

Le cortège ayant pris place dans l'enceinte formée par les spectateurs, le père la Ligne lève solennellement la main droite; un coup de sifflet répond à ce signe, et il n'en faut pas davantage pour qu'un silence religieux remplace aussitôt le tapage le plus assourdissant. Le dieu marche alors gravement jusqu'à l'endroit où se trouve l'état-major, et, après avoir, à plusieurs reprises, passé la main dans sa barbe, il prononce lentement ces paroles: « Ou est le commandant? » Celui-ci se détache un peu du groupe et se montre. « Oh! c'est vous; vous êtes un vieil enfant de l'Océan, et, plus d'une fois déjà, vous avez traversé les régions où s'étend ma puissance... Soyez le bienvenu; moi, mon épouse, mes officiers, toute ma cour enfin, sommes à vos ordres, mon commandant. » — « En effet, vénérable vieillard, il y a fort longtemps que j'ai reçu les saints baptêmes de l'équateur et des tropiques; aussi, n'aurai-je à vous demander vos bontés que pour quelques-uns de mes compagnons de voyage. » — « C'est bien, mon secrétaire va les enregistrer sur le grand livre; ils déposeront entre ses mains les serments d'usage, pendant quoi je vais me recueillir un instant pour leur adresser un discours que j'ai coutume de faire, lorsque, comme ceux que vous m'avez amenés, les voyageurs sont des personnages de distinction. »

Cela dit, le dieu, se blottissant sous ses peaux de mouton, relit un chiffon de papier sur lequel est écrite l'improvisation que la rhétorique d'un aspirant lui a préparée. Pendant ce temps, les diables recommencent leur vacarme; mais bientôt un coup de sifflet fait tout rentrer dans le silence. Alors, le bonhomme Tropicque, étendant les bras, débite, avec toute la majesté dont il est capable, une harangue facétieuse dans laquelle il ne manque pas de décrire aux néophytes les tourments auxquels, par ses ordres, on va les soumettre, et il la termine aux trépignements de joie et aux interpellations de l'équipage, mis en belle humeur par les bévues de toute sorte dont il n'a pas manqué d'enrichir le chef-d'œuvre du jeune officier. Quand il n'a plus rien à dire, il va s'asseoir, avec la reine, sur un trône; puis, les aimables personnages qui composent sa cour s'étant rangés à droite et à gauche, les gendarmes vont chercher, une à une, les personnes qui doivent être baptisées et les amènent sur la cuve mystérieuse. Il faut employer la force pour plusieurs, car la harangue du bonhomme Tropicque est loin de les avoir rassurées. Cependant, la plupart en sont quittes pour de légers simulacres, grâce aux gros pourboires qu'elles ont eu soin de donner à leurs gar-

diens. On se contente de les faire asseoir sur la sellette sacrée, et, pour toute aspersion baptismale, on leur verse un peu d'eau pure, quelquefois même d'eau de Cologne, soit dans le cou ou dans la poitrine, soit dans la manche de l'habit. Mais les choses se passent tout autrement à l'égard de celui que sa mauvaise étoile a fait choisir pour servir de jouet à l'équipage, et il y a toujours une victime de ce genre: sans cela la fête n'existerait, pour ainsi dire, pas. Cédons ici la parole à M. Louis Desnoyers, qui, dans ses *Aventures de Robert-Robert*, a parfaitement décrit le baptême tropicain.

« Lavenette avait été choisi pour victime. Ce fut en vain qu'il se lamenta, qu'il appela à la garde, qu'il demanda positivement qu'on le ramenât en France; ce fut en vain que, de son côté, Robert-Robert intercédait pour lui; ce fut en vain que ce dernier proposa d'acheter, à tout prix, l'indulgence des marins pour son vieux compagnon: les marins s'obstinèrent à garder la proie que les licences du jour adjuageaient, sans réserve, à leurs impitoyables mystifications. Il y avait deux mois et plus qu'ils couvaient des yeux Lavenette. »

Le moment venu, ils n'eussent pas renoncé, pour les mines du Pérou, à un plaisir si longtemps prémédité. Le malheureux eut donc à subir toutes les épreuves connues et beaucoup d'autres.

On commença par l'asseoir sur la planche qui recouvrait la grande cuve... Lavenette voulut se débattre, mais la main pesante de deux gendarmes s'appuya sur chacune de ses épaules et le cloua sur son siège. Deux autres gendarmes le tenaient fortement, celui-ci par la tête, celui-là par les jambes, de telle sorte qu'il lui devint impossible de faire le moindre mouvement. La grimace seule lui resta possible, et l'infortuné ne s'en fit pas faute.

Le premier exécuteur s'approcha de lui, et, pointant perpendiculairement un clou énorme au-dessus de sa tête, fit mine de l'enfoncer à grands coups de marteau. Lavenette poussa un cri d'épouvante; mais il en fut quitte pour la peur. C'était un clou de mie de pain, saupoudré de limaille de fer.

Le second exécuteur s'approcha, brandissant les terribles tenailles; mais, sous prétexte de lui extraire les ongles des pieds, il se contenta benigne d'arracher ses pantoufles.

Le troisième exécuteur s'approcha, ayant en main la redoutable scie et se mit en devoir de lui couper les quatre membres; mais il renversa l'instrument sens dessus dessous, et ne fit que lui râper un peu rudement le dos et les jointures des bras, au moyen de la corde qui produisit la tension de la lame.

Le quatrième exécuteur s'approcha, tenant par l'anse un vieux pot où flottait un détestable mélange de sauce, de sel, de poivre, de bouillon, d'eau-de-vie, de gingembre, de crêpe à l'œuf, de tout ce que la cuisine et la toilette du navire avaient pu fournir d'ingrédients. Il trempa dans cet exécrable liquide un vieux balai, dont il se servit ensuite, comme d'une savonnnette, pour barbouiller la figure du victime.

Le cinquième exécuteur, faisant office de perruquier, s'avança à son tour, armé du gigantesque rasoir, et, tandis qu'un aide pinçait burlesquement et soulevait le long nez de Lavenette, comme cela se pratique en pareil cas, l'artiste en râcla en tous sens, et à vingt reprises, l'épiderme facial de sa pratique forcée, quoique véritablement on n'y remarquait pas plus de barbe que sous la semelle d'un escarpin.

Le sixième exécuteur parut alors, ayant pour insigne un grand rabat de sacristain. Il portait gravement une fêrule de basane, frottée de blanc d'Espagne d'un côté, et de noir de fumée de l'autre. L'approche des lèvres de Lavenette, puis de sa joue droite, puis de sa joue gauche; et il se retira, le laissant badigeonné de noir et de blanc comme un vieux pan de muraille.

On conçoit qu'après de pareilles scènes, Lavenette avait besoin d'un vaste bain. On ne tarda pas à le lui offrir. La planchette sur laquelle il était assis fut brusquement retirée d'entre la cuve et sa personne. Il tomba subitement, comme une masse de plomb, dans ce petit océan de vieille sauce et de noir d'ivoire, où il disparut tout entier, moins la tête, car on avait eu la philanthropie de lui passer autour du cou un énorme collier de liège, afin de la lui maintenir, autant que possible, à la surface.

Mais aussitôt le tube d'une pompe foulante fut placé dans la cuve et en fit jaillir le contenu en flots jaunâtres qui retombèrent de tous côtés sur la tête du patient...

Enfin, le froid torrent d'innombrables seaux d'eau lui tomba en même temps sur la tête, de la hune du grand mât, où la malignité des marins les avait tenus en réserve pour compléter le singulier baptême.

La scène qui précède est la partie capitale de la fête. Aussi les matelots la font-ils durer autant qu'ils peuvent, et ce n'est que, fatigués de rire et de noyer le pauvre diable, qu'ils consentent à y mettre fin. A ce moment commence, à coups de seaux d'eau, un véritable combat, qui ne tarde pas à confondre dans un même baptême général les nouveaux embarqués et les vieux marins. La journée